



© C. Hélié Gallimard

Vincent Delecroix

France

Biographie

Né à Paris en 1969, Vincent Delecroix est un philosophe et écrivain français. Diplômé de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, spécialiste de Soren Kierkegaard sur lequel il a fait sa thèse, il enseigne désormais la philosophie de la religion.

Egalement romancier, il a reçu le Grand prix de l'Académie française pour *Tombeau d'Achille*.

Bibliographie

> Romans

Tombeau d'Achille (Gallimard, 2008) (161 p.)

La Chaussure sur le toit (Gallimard, 2007 ; Gallimard, coll. « Folio », 2009) (217 p.)

Ce qui est perdu (Gallimard, 2006 ; Gallimard, coll. « Folio », 2009) (155p.)

À la porte (Gallimard, 2004) (94 p.)

La Preuve de l'existence de Dieu. Monologues (Actes Sud, 2004) (206 p.)

Retour à Bruxelles (Actes Sud, 2002) (158 p.)

> Ouvrages philosophiques

Le Deuil. Entre le chagrin et le néant, avec Philippe Forest et Catherine Portevin (Philo éditions, 2015) (157 p.)

Ce n'est point ici le pays de la vérité. Introduction à la philosophie de la religion (Félin, 2015) (1024 p.)

Chanter. Reprendre la parole (Flammarion, 2012 ; Flammarion, coll. «Champs Classiques», 2015) (354 p.)

Petit Éloge de l'ironie (Gallimard, coll. « Folio », 2010) (128 p.)

Singulière philosophie. Essai sur Kierkegaard (Félin, 2006) (260 p.)

Post-scriptum aux Miettes philosophiques, Kierkegaard (Ellipses Marketing, 2005) (137 p.)

Mots-clés

- > Multiplicité des genres
- > Solitude
- > Philosophie
- > Religion
- > Musique

Ressources

[Critique](#) à propos du *Tombeau d'Achille* (Magazine Littéraire)

Atelier de recherche sur l'écriture contemporaine (ENS Lyon) : [page](#) consacrée à plusieurs romans de l'auteur

Questions de lycéens à propos de *La Chaussure sur le toit* ([vidéo](#))

Vincent Delecroix présente sa bibliothèque idéale du solitaire, ([vidéo](#))

Presse

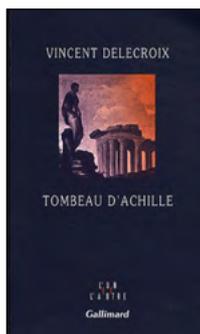
« En quelques livres, ce jeune philosophe raffiné s'est promené dans des territoires variés, passant du roman classique à des histoires plus légères et maintenant à un très brillant essai consacré au héros des héros, Achille. Quoique ce « tombeau » (au sens d'épithaphe littéraire) ne soit pas seulement celui d'Achille, mais aussi d'une certaine jeunesse, la nôtre et celle du monde.

L'idée de la perte n'est pas neuve, chez Vincent Delecroix. C'est une situation qu'il a déjà méditée, dans le passé, sous des formes différentes : depuis la privation amoureuse, dans *Ce qui est perdu* (Gallimard, 2006), jusqu'à la perte d'un simple soulier, métaphore de son propriétaire, dans *La Chaussure sur le toit* (Gallimard, 2007). Quel que soit l'objet disparu, pourtant, le deuil n'entraîne pas l'affliction. Une certaine nostalgie, peut-être, la douceur « sucrée » d'un regret, mais jamais de jérémiades, le propos est bien autre. Car l'esprit, toujours, prend le relais, là où le chagrin menace de tout emporter. C'est lui qui guide et qui finit par triompher - lui qui, traçant des lignes entre le présent et le passé, empêche de se noyer dans l'instant. »

Raphaëlle Rérolle, Le Monde des Livres

> Romans

Tombeau d'Achille (Gallimard, 2008) (161 p.)



«Il était votre héros, peut-être, parce qu'il était le plus grand des héros, le plus beau, le plus fort, le plus courageux ou le plus inflexible. Ou parce qu'il avait un ami, un vrai, à la vie à la mort.

Il était votre héros, parce qu'il fut inconsolable et que sa mère caressa tendrement ses cheveux (vous aviez faim de cette caresse, et honte de cette faim, qui n'était pas virile). Parce que, aussi, il faut bien l'avouer, il était de tempérament colérique et que vos caprices de gamin en étaient blasonnés d'or, ou que son orgueil

était une qualité divine et non un vilain défaut. Parce qu'il n'était pas chafouin comme Ulysse, pontifiant comme Nestor, stupide comme Agamemnon, lâche comme Pâris – et surtout pas cocufié comme Ménélas. Parce qu'il était pur, dans sa violence comme dans sa magnanimité, dans son chagrin comme dans sa joie triomphante. Et il semblait qu'à le suivre vous étiez purifié, plongé au feu, comme lui-même le fut, enfant, par sa mère. Vous n'alliez jamais vieillir.

Vous n'alliez jamais vieillir. Vous vieillissez.»

La Chaussure sur le toit (Gallimard, 2007 ; Gallimard, coll. «Folio», 2009) (217 p.)



Au centre du roman, une chaussure abandonnée sur un toit parisien. Tous les personnages du livre fréquentent le même immeuble, à proximité des rails de la gare du Nord. On rencontrera un enfant rêveur, un cambrioleur amoureux, trois malfrats déjantés, un unijambiste, un présentateur vedette de la télévision soudain foudroyé par l'évidence de sa propre médiocrité, un chien mélancolique, un immigré sans papiers, une vieille excentrique, un artiste (très) contemporain, un narrateur au bord du suicide... et une chaussure pleine de ressources romanesques.

L'imbrication des histoires les unes dans les autres à l'intérieur du roman permet à Vincent Delecroix d'aborder des registres très différents, du délire philosophique à la complainte élégiaque en passant par la satire de mœurs et par la peinture drolatique de la solitude - thème de prédilection de l'auteur.

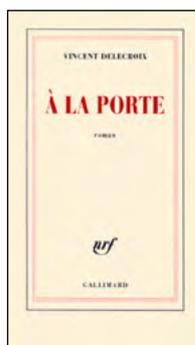
Ce qui est perdu (Gallimard, 2006 ; Gallimard, coll. « Folio », 2009) (155p.)



Il existe plusieurs moyens de se remettre d'une rupture. Le meilleur, incontestablement, est d'écrire une biographie de Kierkegaard, un philosophe mélancolique qui n'eut qu'un seul amour, le perdit volontairement et ne cessa, dès lors, de lui parler à travers ses livres. On peut aussi conduire un minibus rempli de touristes danois. Ou aller chez le coiffeur, mais pas n'importe lequel : un coiffeur érudit,

pudique, si possible peintre. Ou encore raconter des histoires pour conjurer la perte et se débarrasser des spectres. En essayant de retrouver ce qui est perdu, on apprendra en outre pourquoi il y a des épis de maïs grillés trop salés à la station La Chapelle, comment un chat noir peut devenir blanc, comment égarer sa femme en forêt, comment on devient lanceur de javelot, pourquoi il est nécessaire de se faire couper les cheveux quand on a l'âme en peine, quelle conduite adopter quand on se jette de la tour Eiffel, pourquoi le Triton a finalement abandonné Agnès, pourquoi on écrit des livres, pourquoi un célibataire est nécessairement condamné à la ruine financière, ce qu'est la Loi Schéhérazade, et bien d'autres choses encore.

À la porte (Gallimard, 2004) (94 p.)



A la suite d'un stupide concours de circonstances, un vieil homme, ancien professeur renommé et irascible, se retrouve à la porte de chez lui, par un matin de dimanche ensoleillé. Cette insignifiante mésaventure va se muer, au fil d'une promenade de moins en moins forcée, en un événement décisif. Car ce n'est pas exactement de chez lui qu'il sort. Et peut-être revient-il de bien plus loin, parmi les vivants et parmi les morts.

Hanté par ses souvenirs autant que par le dégoût des autres, il lui faut une dernière fois endurer la solitude, éprouver la laideur et la bêtise d'un monde qui le met à la porte et qui court à sa perte aussi sûrement que lui. Il doit faire ses adieux et avouer enfin la vérité de cette situation, se préparer à partir avec le viatique adéquat. Car cette promenade est bien davantage qu'un trajet picaresque entre la gare du Nord et le canal Saint-Martin.

La Preuve de l'existence de Dieu. Monologues (Actes Sud, 2004) (206 p.)



La preuve de l'existence de Dieu, pourtant, c'est ce que recherche, comme à tâtons, chacune des voix qui parlent ici. La musique les accompagne, parole vraie peut-être, parfois objet même du monologue. Elles cherchent malgré tout, malgré leurs perpétuelles dénégations, l'existence de ce qui nous sauverait de cette solitude irréparable. La parole court après cette preuve et se nourrit dans cette course. C'est ce que je te dirai. Elle se nourrit aussi du fol espoir que le désastre est peut-être derrière elle, parfois désespère,

jamais ne s'éteint.

Retour à Bruxelles (Actes Sud, 2002) (158 p.)



Je t'ai rencontrée exactement entre deux pays. Je t'ai connue à la frontière qui sépare ou rassemble, c'est selon, la France et la Belgique. J'ai fait ta connaissance en un lieu improbable, un entre-deux qui n'est pas tout à fait un no man's land mais qui n'est nulle part. C'est dans cet espace d'impossible coïncidence que j'ai logé pour quelques jours tout l'amour du monde. Je t'ai rencontrée comme deux pays se rencontrent et se séparent à leur frontière commune - et c'est pourquoi il fallait s'attendre à la fin dès le début.

> Ouvrages philosophiques

Le Deuil. Entre le chagrin et le néant, avec Philippe Forest et Catherine Portevin (Philo éditions, 2015) (157 p.)



Si la mort est un grand thème de la philosophie, la mort des autres l'est beaucoup moins. L'écrivain Philippe Forest, dont toute l'œuvre est construite autour de la perte de sa petite fille, et le philosophe Vincent Delecroix, spécialiste de Kierkegaard, remettent le deuil au cœur de l'existence humaine.

Leur conversation part d'une colère commune contre l'expression galvaudée «faire son deuil».

Interrogeant la philosophie, la religion, la littérature, ils donnent, non des remèdes, mais des ressources pour penser «ce qui est perdu».

Dans ce beau dialogue, il s'agit au fond de se confronter à «l'impossible réel» et, tel ce personnage de Faulkner, «entre le chagrin et le néant», de préférer le chagrin.

Ce n'est point ici le pays de la vérité. Introduction à la philosophie de la religion (Félin, 2015) (1024 p.)



La philosophie de la religion n'est pas une discipline parmi d'autres. Sa courte histoire d'à peine trois siècles témoigne des états de la raison moderne et plus généralement de la modernité elle-même, si celle-ci peut se définir par les relations de la pensée à ses enracinements religieux, par les rapports de la raison à la croyance et à l'institution religieuse.

Produit des Lumières, mais tout autant première réaction inquiète, romantique ou rétrograde, au projet d'une émancipation radicale par rapport au religieux dont les Lumières semblaient l'achèvement, la philosophie de la religion a représenté le lieu essentiel où la raison moderne est venue se réfléchir, réfléchir son histoire et son opération, ce que la pensée occidentale avait fait de son lien à la religion, ce qu'elle allait ou devait en faire.

Comme si son exercice était en définitive le prolongement technique et surtout le renouvellement de la question qu'un procureur romain posait à un individu qui se proclamait lui-même la vérité : «Qu'est-ce que la vérité ?» Cette question interroge la religion en deux sens : elle interroge pour savoir si la religion est vraie mais aussi pour savoir ce qu'est le vrai selon elle qui en fait également sa valeur suprême.

Mais ce faisant, c'est bien la raison philosophique qui se pose à elle-même cette question : Qu'est-ce que la vérité pour toi, c'est-à-dire pour nous ? Pour se poser une telle question, et la poser de manière si décisive à la religion, il faut qu'elle ait gardé un peu de son intérêt.

Dans notre modernité tardive que certains nomment postmoderne, tenons-nous encore à la vérité ? C'est cette question qui est au centre de la philosophie de la religion.

Chanter. Reprendre la parole (Flammarion, 2012 ; Flammarion, coll. «Champs Classiques», 2015) (354 p.)



Chanter est l'une de nos activités les plus quotidiennes. Mais elle n'est pas une simple ornementation : fugace et fragile, elle plonge ses racines dans nos existences. Qui sommes-nous lorsque nous chantons ? Rossignols ou perroquets ? De la voix de casserole au duo d'amour, on cherche ici à définir la présence au monde dont témoigne la voix chantante. Libérant le chant de tous ses mythes, des sirènes d'Ulysse au rock and roll, en passant par les métamorphoses d'Orphée ; échappant à la nostalgie des origines, comme à toute sacralisation de la voix, ce gai savoir interroge une époque qu'on prétend « désenchantée ».

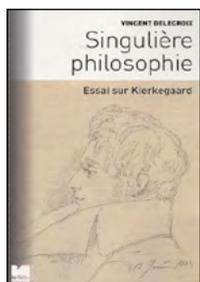
Petit éloge de l'ironie (Gallimard, coll. « Folio », 2010) (128 p.)



«Le fastidieux d'un petit éloge de l'ironie : la millième critique ironique des bobos, des animateurs d'émissions littéraires, des vieux grincheux, des donneurs de leçons, des imposteurs de tout poil, des intellectuels vaniteux, des arrivistes et des parvenus, des publicistes, des footballeurs, des artistes contemporains, des démagogues, des rebelles mondains, des chanteurs, des bécasses, des Parisiens, des écrivains à la mode, des bouffons médiatiques, etc., etc.

Puis on étendra au moindre détail quotidien de la vie de n'importe qui, étant donné que rigoureusement personne n'est à l'abri d'offrir matière à ironie. Cette extension illimitée, qui constitue un fonds de commerce inépuisable, est en réalité une réduction et cette réduction de l'ironie à une micro critique sociologique ne mérite elle-même qu'une critique sociologique. Tout ce qui reste du grand jeu de l'ironie.»

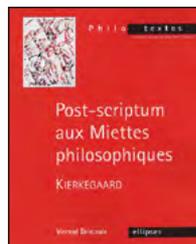
Singulière philosophie. Essai sur Kierkegaard (Félin, 2006) (260 p.)



La place généralement attribuée à Kierkegaard dans l'histoire de la philosophie témoigne toujours d'un certain embarras. Lui qui, ironiquement, prétendait avoir, au moment même où il écrivait, une place déjà réservée dans la grande nécropole des philosophes disparues, il n'a cessé d'importuner ceux qui ont voulu l'enterrer. Qu'était-il ? Philosophe anti-hégélien, incarnant la réaction de la subjectivité concrète contre le système abstrait de la métaphysique à son achèvement ? Père de l'existentialisme ? Chrétien torturé ? Ironiste et « penseur privé » ? Polémiste ? «Poète du religieux» ? Simple écrivain ?

Cet essai voudrait montrer que cette incertitude tient au fait que Kierkegaard ne construit pas seulement des catégories philosophiques qui vont marquer l'histoire de la philosophie au XXe siècle, mais qu'il invente surtout une nouvelle manière de philosopher. Car la «pensée existentielle», une philosophie qui veut penser le fait même de l'existence dans ce qu'il a d'irréductible au Concept, nécessite un autre discours- une autre façon de parler, de bâtir des concepts, mais aussi de s'adresser au lecteur et de se faire comprendre de lui. Et pour remplir cette exigence, la littérature peut venir au secours de la philosophie : elle construit des fictions et installe un philosophe en première personne dans un discours jusqu'alors funestement voué à l'impersonnalité.

Post-scriptum aux Miettes philosophiques, Kierkegaard (Ellipses Marketing, 2005) (137 p.)



Le texte présenté ici, chapitre essentiel du Post-scriptum aux *Miettes philosophiques* que Kierkegaard publia sous le pseudonyme de Johannes Climacus en 1846, ne vaut pas seulement comme la présentation et l'élucidation de la célèbre formule selon laquelle «la vérité est subjectivité», à partir d'une interrogation sur la foi. Il représente le noyau explosif d'une pensée autre, attentive d'abord à la racine vivace et vitale de la question de la vérité. Le fait d'exister, irréductible aux concepts classiques, devient ainsi le centre perspectif d'une philosophie qui doit repenser son propre régime de discours.